QUATRE-VINGT-DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

Discours de l'administrateur de la Société, Jacqueline Champeaux

Au début de 2012, le bureau s'est posé la question : convenait-il de célébrer le quatre-vingt-dixième anniversaire de la Société des Études latines, fondée par J. Marouzeau en 1923 ? Sans doute, nous prenions le risque de compromettre le faste dû à son centenaire, en 2023. Mais, à cette date encore lointaine, bien des témoins de la Société du XX^e^ siècle ne seront plus des nôtres. On ne s'étonnera pas que cet anniversaire soit célébré à l'École normale supérieure, dans la solennelle Salle des Actes que la direction a bien voulu, une fois de plus, mettre à notre disposition, et non dans nos locaux ordinaires de la Sorbonne. En bonne latiniste, je m'en réfère aux précédents : les deux anniversaires de la Société qui ont été célébrés avec éclat l'ont été, le quarantième, à l'ENS du boulevard Jourdan (la mienne), et le cinquantième, plus prestigieux, à l'École française de Rome, au palais Farnèse. Il se trouve aussi que, dès cette année, et plus encore l'an prochain, la France sera occupée par la commémoration du centenaire de la Grande Guerre. C'est cette France du début du siècle que nous retrouverons à chaque instant l'an prochain, dans les médias et dans les célébrations officielles. Il n'est pas mauvais que notre mémoire modeste de latinistes s'inscrive dans le cours majeur de notre histoire nationale. L'évocation de la personne de J. Marouzeau et de son œuvre nous permettra cette plongée dans la France profonde, toujours si rurale, de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^, avant et après le cataclysme de la première guerre mondiale. La date du 16 novembre 2013 n'était donc pas un si mauvais choix.

Je voudrais vous dire d'abord quelques mots de Marouzeau, notre fondateur, puis de la fondation de la Société en 1923 et de son environnement historique. Nous essaierons, pour finir, de tracer des perspectives pour l'avenir, tâche que je partagerai avec notre président, J.-F. Thomas. Je me fonderai en particulier, pour ce rappel du passé, sur les deux numéros de notre revue, *REL* 40, 1962, et 51, 1973, et sur les deux volumes de souvenirs laissés par Marouzeau, *Une enfance* [1], et une série d'*Entretiens* avec Nicolas Herescu [2], son collaborateur en bibliographie. Des souvenirs, à la fois personnels et scientifiques, qui nous font revivre la figure remarquable de Jules Marouzeau et ces années héroïques de la première moitié du XX^e^ siècle.

1. Paris, Denoël, 1937, et rééditions.
2. *Entretiens avec J. Marouzeau,* Propos recueillis par N. I. Herescu, Paris-Turin, Les Belles Lettres, 1962.

Marouzeau était un pur produit de la méritocratie républicaine, comme nombre de ses contemporains. Né en 1878 à Fleurat, dans la Creuse, où il passa une enfance campagnarde, il fut boursier tout au long de ses études, depuis les premières années de l'enseignement secondaire, au lycée de Guéret, jusqu'au sommet du cursus universitaire qu'est l'agrégation (des Lettres). J'ai approché Marouzeau qui nous faisait des cours à l'ENS du boulevard Jourdan, comme quelques autres illustres membres de l'Institut, Alfred Ernout et André Piganiol. Marouzeau, apôtre du latin, langue de paysans [3], se présentait volontiers comme un paysan de la Creuse : il y est né, il y est mort, il en avait gardé l'accent et roulait fortement les r apicaux. Je soupçonne que (comme pour Colette) cela n'allait pas sans coquetterie. Nous verrons tout à l'heure de lui une belle photo en habit d'académicien, portrait posé, officiel, où il a fière allure : elle nous montrera quelle distance sépare le petit paysan de la Creuse, avec ses sabots [4], du membre de l'Institut, conférencier qui sillonnait le monde pour l'exaltation du latin.

Comment naquirent les Études latines ? La Société n'a pas d'archives. Jeanne Dion et moi, nous avons quelques documents récents. J'ai la photocopie d'un exemplaire manuscrit des statuts, dû à la belle écriture de M^lle^ Andrée Dhers, secrétaire-trésorière. Mais nous n'avons aucune lettre, aucune liste qui se rapporte à la fondation de la Société. D'ailleurs, les premiers contacts ne furent sans doute pas pris par téléphone, instrument de communication rare à l'époque, mais de vive voix dans les couloirs de la Sorbonne. Les véritables archives de la Société, ce sont les volumes de la *REL*. Les quelques souvenirs que je vais évoquer se fondent, outre les ouvrages mentionnés plus haut, sur les premiers volumes de la *REL*, 1 et 2, de 1923 et 1924 [5], et sur l'*In memoriam* rédigé en l'honneur de Jules Marouzeau par son successeur, le doyen Durry, et publié dans la *REL* 42, en 1964, p. 77-79. Les premiers contacts furent sans doute pris en 1922. La Société fut officiellement fondée en 1923, par l'assemblée constitutive réunie à l'Ecole des Hautes Études, le 22 mars ; la première séance eut lieu le 28 avril. Les séances suivantes se tinrent, comme nous le faisons toujours, le deuxième samedi du mois.

Je ne suis pas sûre que les jeunes gens d'aujourd'hui lisent encore beaucoup les livres de Marouzeau, son *Traité de stylistique latine*, par exemple, qui fut en France l'ouvrage fondateur de la discipline. Mais ils continuent de travailler sur les trois volumes de Térence qu'il édita dans la CUF, comme sur l'édition de Plaute due à A. Ernout. Surtout, c'est à lui que nous devons deux des institutions scientifiques sur lesquelles se fonde de nos jours le travail de l'antiquisant latiniste : non seulement la Société des Études latines et sa revue, la *REL*, mais, dans le même temps, l'*Année philologique* qui, en 1928, prit la suite des *Dix années de bibliographie classique (1914-1924)*.

3. Voir, sous ce titre, « Le latin, langue de paysans », son article des *Mélanges linguistiques J. Vendryes,* Paris, 1925, p. 251-264.

4. Les sabots ne sont pas une vaine formule de ma part. P. 38 des *Entretiens*, Marouzeau évoque son père paysan, l'un de ces maçons de la Creuse qui « quittaient le pays… pour s'en aller "bâtir Paris"… chaussés de sabots et portant sur l'épaule, pendus par les lacets, les souliers qu'ils réservaient pour leurs dimanches ».

5. Minces volumes, respectivement de 135 et 208 pages.

C'est une situation que nous n'imaginons plus aujourd'hui : le latiniste, l'helléniste aussi d'avant la première guerre mondiale n'avait à sa disposition aucun de nos instruments de travail quotidien. Ni les « Budé », dont les premiers volumes, de Platon pour le grec et, pour le latin, de Lucrèce, dû à A. Ernout, datent de 1920 ; ni l'irremplaçable *Année philologique*, devenue maintenant une entreprise internationale et qu'on n'appelle plus, comme ce fut d'abord le cas, « le Marouzeau ».

Jusque-là, les instruments de la recherche en langues et en histoire anciennes étaient allemands. Le *CIL*, le *Thesaurus* sont toujours sans rivaux. La légende dorée des Belles Lettres veut que Joseph Vendryes, mobilisé, et souhaitant emporter avec lui une édition critique d'Homère, n'ait trouvé qu'une édition allemande, une édition Teubner, évidemment, au catalogue d'une richesse toujours inégalée. Tel serait le mythe fondateur de la CUF. Ce n'est sans doute qu'une légende. Mais chacun sait, depuis Tite-Live, que les légendes sont plus vraies que l'histoire raisonnée. Le bouillonnement scientifique qui révolutionne en France les conditions de la recherche se produit dans les années qui suivent la Grande Guerre, et dans des conditions dont nous n'avons plus l'idée aujourd'hui.

Sans doute, il y eut la victoire de 1918. Mais acquise à quel prix ! Tant de villages du nord et de l'est de la France n'étaient plus qu'un amas de ruines. Marouzeau lui-même, mobilisé en 1914, fut fait prisonnier, jusqu'à la fin de la guerre en 1918. Marcel Durry, normalien, qui lui succéda comme administrateur de la Société, appartenait à la promotion des démobilisés de 1919. Le doyen, jovial et toujours vert, de la Faculté des Lettres où j'ai débuté comme assistante m'a un jour raconté (je ne garantis pas les chiffres) que, sur la dizaine d'agrégatifs qui préparaient alors le concours dans sa discipline à la Sorbonne, la moitié étaient invalides de guerre. Nos jeunes collègues se plaignent des difficultés de notre monde actuel et de l'avenir qui les attend, et ils n'ont pas tort. Mais leurs arrière-grands-parents n'ont pas eu non plus la vie facile.

Il fallait alors reconstruire une France, une Europe savante, et Marouzeau, organisateur de talent, homme d'idées et d'entreprises neuves, y prit une part décisive. Que pouvons-nous, aujourd'hui, outre une fidélité légitime à notre passé, retenir de ces années fondatrices ? D'abord, les difficultés auxquelles Marouzeau eut à faire face. Son initiative fut, sans doute, accueillie avec sympathie, mais aussi, chez certains, avec scepticisme. « Une Société d'études latines, lui dit l'un, mais pourquoi faire ? ». « Vous réussirez un an, deux ans, cinq ans ; puis on se lassera… et l'on s'apercevra un jour, sans même vous avoir vu mourir, que vous n'existez plus », lui dit un autre, « prince des bibliothèques » et homme d'esprit. J'espère que, quatre-vingt-dix plus tard, l'effet de la prophétie s'est dissipé, et je veux croire que ce n'est pas le sort déplorable qui nous attend : « l'on s'apercevra un jour, sans même vous avoir vu mourir, que vous n'existez plus » [6] – *Quod di omen auertant !* dirai-je après Cicéron [7]… Et un troisième éminent personnage : « bonne idée, seulement

6. *Entretiens*, p. 90.
7. *Phil*. 3, 35 ; *ad Brut*. 1, 10, 5.

vous ne réussirez pas ». Nous avons aujourd'hui affaire au même scepticisme et à la désaffection d'un trop grand nombre de latinistes. Ayons la même persévérance et la même détermination que Marouzeau.

Parmi les causes de sa réussite, on relèvera la modernité de son entreprise et son souci de coller au plus près à l'actualité sous tous ses aspects : une riche chronique des études latines, tenue par Marouzeau lui-même et qui s'est développée au fil des ans, comportait une rubrique de bibliographie et documentation, signalait les travaux et publications en cours ou en projet, les expériences pédagogiques, se préoccupait de l'enseignement du latin, proposait des suggestions de travaux, annonçait les sujets de thèses, et donnait, avant le bulletin critique, jusqu'à la liste des mémoires d'études supérieures (la maîtrise ou master d'alors) soutenus à la Faculté des Lettres de Paris. La *REL* était un lien vivant, actualisé en permanence, entre tous les latinistes de France et de l'étranger. Ce qui était facilité par sa publication d'alors en trois fascicules annuels ; et n'aurait plus guère de sens aujourd'hui, où de telles informations seraient données avec un an de retard. Mais les possibilités de l'informatique et notre site Internet nous ouvrent un vaste champ, qu'il nous appartient d'exploiter avec imagination, dans le même esprit de modernité. C'est le vœu que je forme pour nous tous. Il nous reste maintenant à œuvrer en vue de la célébration de notre centenaire, avec pour horizon ce que je tiens pour notre tâche essentielle : les Études latines, une Société pour le XXI^e^ siècle !

*
* *

Quelques documents nous rendront plus vivante cette évocation du passé. D'abord, comme il se doit, le portrait de Jules Marouzeau (ci-après, 1) que je mentionnais tout à l'heure et qui impressionne par son autorité. C'est *le* portrait officiel de Marouzeau, reproduit dans les éloges qui lui ont été consacrés à sa mort, en septembre 1964 : dans la *REL* (discours de M. Durry), dans l'*Annuaire* de l'EPHE 1965-1966 (par P. Courcelle) – et, maintenant, jusque sur Internet.

2. — Antoine Meillet. Ce dessin, non moins saisissant, est dû à Marouzeau lui-même, qui avait de multiples talents. Nous avons rappelé ses qualités d'organisateur, de gestionnaire, qui menait de main de maître deux entreprises aussi lourdes que les Études latines et l'*Année philologique.* Il savait s'y entourer de collaborateurs de haut niveau : telle Juliette Ernst qui lui succéda à la tête de cette dernière et qui reste à nos yeux – nous lui devons aussi cet hommage – la grande dame de l'*Année philologique*. À ces talents d'administrateur et de grand latiniste Marouzeau joignait un joli coup de crayon, dont témoignent les illustrations de ses *Entretiens* avec Herescu. Plusieurs détails me frappent dans ce portrait de Meillet : pas de notes, juste une montre (qui s'ajoute à l'horloge pendue au mur), et le regard baissé du maître qui parle tel un oracle. 1920 : c'est dans ces années

que dut être élaboré le *Dictionnaire étymologique* d'Ernout-Meillet dont la première édition, je le rappelle, date de 1932.

3. — Ce dessin, de « Quelques "anciens" vus par un "ancien" » (*REL* 40, 1962, pour le quarantième anniversaire), réunit nos trois premiers présidents, alors élus pour deux ans : figures de notables de la III^e^ République, qui nous ramènent à l'époque d'Anatole France, si ce n'est plus haut. La calotte d'Émile Chatelain, grand paléographe, « bibliothécaire », autrement dit directeur de la bibliothèque de la Sorbonne, était célèbre : elle est mentionnée deux fois dans l'éloge funèbre prononcé en sa mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

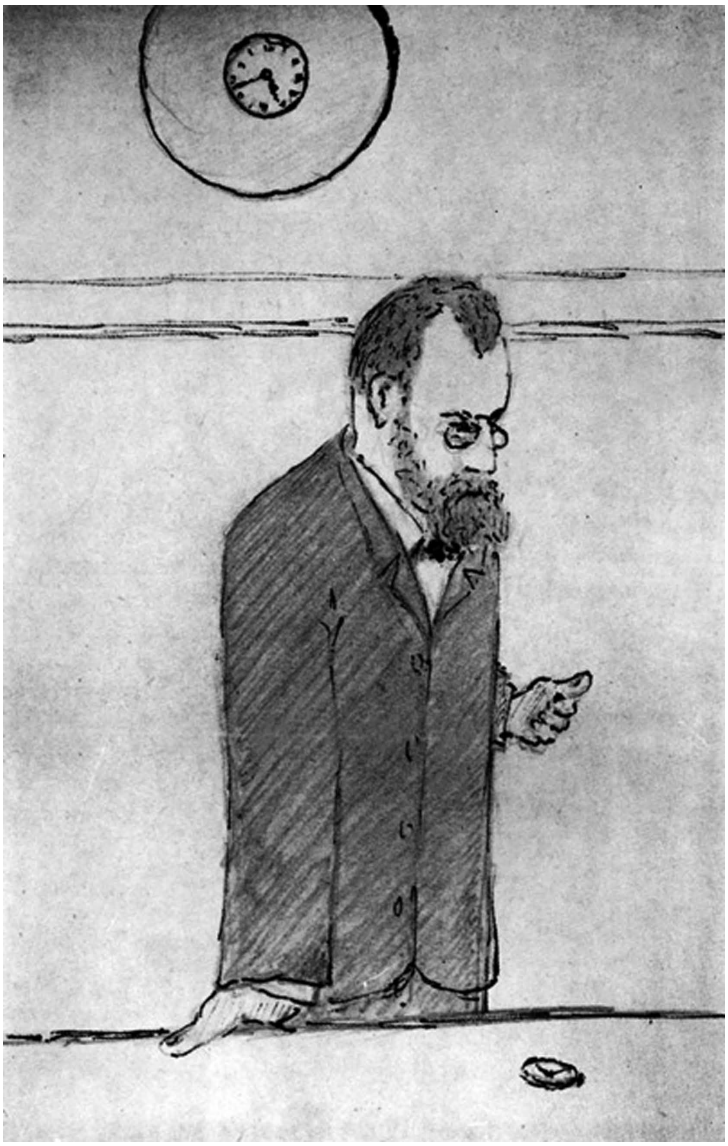
4. — Où nous retrouvons le trait de Marouzeau lui-même et la mode féminine de 1902 : mêmes chapeaux, mêmes cols, mêmes chignons. C'est à peine si l'on voit *un* auditeur. Émile Faguet était une institution : professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie française, auteur de nombreux livres, collaborateur du *Gaulois*, de la *Revue des Deux Mondes*, etc. On verra dans la notice qui lui est consacrée sur Internet une étonnante photo, tirée de *L'Illustration* de 1905 : son cours public, donné dans l'amphithéâtre Richelieu dont on reconnaît la forme ovale, était un événement mondain où se pressaient dames et jeunes filles de la bonne société. Nous les retrouvons dans ce dessin savoureux et plein d'humour, dont l'auteur, je n'en doute pas, était attentif au cours d'Émile Faguet. Mais, tout en l'écoutant, à quoi donc pensait l'étudiant Marouzeau ?

J'ai préféré terminer sur cette note plaisante une évocation qui eût pu n'être que sérieuse, tragique parfois, et qui doit nous encourager à regarder notre avenir avec optimisme.

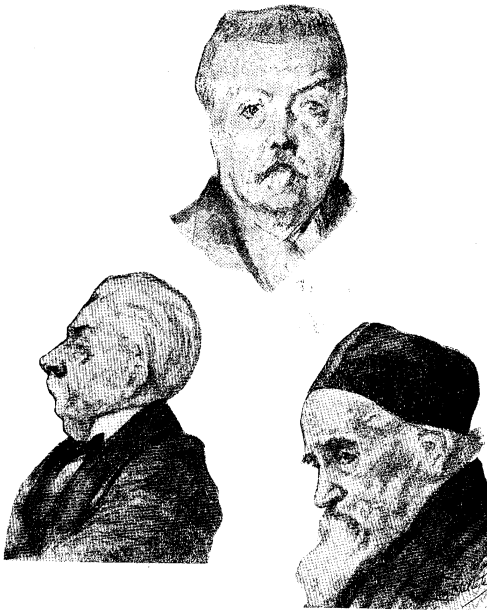
Jacqueline Champeaux.



1 —Jules Marouzeau, Membre de l'Institut, 1946. *REL* 42, 1964.



2 — Un cours d'Antoine Meillet au Collège de France (1920).
Dessin de Marouzeau,
paru dans N. I. Herescu, *Entretiens avec J. Marouzeau*, Turin, Bottega d'Erasmo ;
Paris, Belles Lettres, 1962.



HENRI GŒLZER
LOUIS HAVET ÉMILE CHATELAIN

3 — Quelques « anciens » de la Société, vus par un « ancien ». *REL* 40, 1962.



4 — Cours de Sorbonne (Émile Faguet) en 1902. Dessin de MAROUZEAU, paru dans N. I. HERESCU, *Entretiens avec J. Marouzeau*, Turin, Bottega d'Erasmo ; Paris, Belles Lettres, 1962.

Discours du président de la Société, Jean-François Thomas

Nous adressons tous nos vifs remerciements à notre Administrateur pour avoir eu l'idée de cette commémoration et pour son évocation de la figure de Marouzeau, pleine d'humanité et riche de sens. À titre plus personnel, je suis très sensible à l'honneur qui m'est fait de m'adresser à vous en ce jour. *Quand on sait d'où l'on vient, l'on sait où l'on va* : cette formule, si habituelle à propos des anniversaires, tend à être galvaudée à force d'être employée, mais il faut savoir lui retrouver sa signification car le retour sur soi est bénéfique pour réfléchir sur ce qu'il est possible de faire dans les évolutions à court et moyen terme. Il existe plusieurs travaux sur l'histoire des études latines : je pense à l'ouvrage de Françoise Waquer, *Le Latin ou l'empire d'un signe*, mais il convient de prendre en compte les livres de Jürgen Leonhardt, *La grande histoire du latin, des origines à nos jours* et de Wilfried Stroh, *Le Latin est mort, vive le latin*. Ils sont assurément d'une grande richesse, et l'orientation germanique des deux derniers nous rappelle que le devenir du latin à l'époque moderne a une nécessaire dimension européenne, mais ils passent plus rapidement sur la situation en France. Françoise Waquer montre comment le latin a fonctionné depuis le XVII^e^ siècle comme mode de distinction sociale, servant « à classer, à reproduire et à renforcer le schéma structurel de la société du temps » (p. 272). Va évidemment dans ce sens, en 1968, la suppression de l'obligation du latin en sixième. Les choses sont plus complexes. Il reste à écrire une histoire de nos disciplines du milieu du XIX^e^ jusqu'aux années 2000 pour mettre en évidence les tenants et aboutissants de ce qui est présenté souvent comme une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes. Ne laissons pas les nouvelles ESPE (Écoles Supérieures du Professorat et de l'Enseignement) continuer l'approche conduite par certains dans les anciens IUFM, où, je caricature à peine, notre discipline est vue dans une optique de sélection sociale et de reproduction des élites, selon la perspective de P. Bourdieu. Notre Société a un rôle à jouer et peut-être ces questions feront-elles l'objet de communications dans les années à venir.

Elle n'est assurément pas la seule à pratiquer la défense et l'illustration des humanités. La SEL, l'APPLS, les CNARELA, l'APLAES, l'association Guillaume Budé, l'association *Vita Latina*, l'association « Le latin dans les littératures européennes » sont autant de structures auxquelles les latinistes peuvent adhérer et ils ont raison de le faire. Nous travaillons en bonne entente avec ces organisations comme en témoignent à la fois l'accueil réservé par tous à notre représentant lors des congrès de l'APLAES et la participation de plusieurs de nos membres aux instances dirigeantes de ces structures. À côté de celles-ci, notre société a sa place. Loin de moi l'idée, à travers ces propos, de revendiquer je ne sais quel individualisme ombrageux qui n'aurait aucun sens, mais parmi ces organisations qui ont comme objectif la défense et l'illustration de l'Antiquité, la nôtre a une spécificité forte qui est double : elle est une

association de spécialistes d'un vaste domaine et elle publie une revue à travers un tome annuel volumineux. Or comment ne pas voir qu'un tel fonctionnement est celui voulu par notre fondateur ? Un bon nombre des membres étaient alors ce que l'on n'appelait pas encore des enseignants chercheurs, mais ils pratiquaient ces deux activités comme en témoignent la composition des fascicules, dès les débuts, avec les comptes rendus des séances, les textes des communications, de nombreuses indications sur la vie de la recherche dans les universités, des comptes rendus souvent détaillés d'ouvrages, y compris, pendant longtemps, pour des livres de classe. Une véritable convergence d'intérêts s'établit donc entre la recherche et l'enseignement. Elle se voit encore dans la coexistence de deux collections publiées sous les auspices de la Société. La série scientifique est riche de trente titres consacrés à des sujets aussi divers que *Pline et la vie littéraire de son temps* (Guillemin), des *Recherches sur la valeur et l'emploi de l'infinitif* (Perrochat), *Auctoritas principis* (Magdelain). Le nombre des ouvrages déclarés épuisés en 1975, vingt sur trente, témoigne de l'intérêt qu'ils ont suscité comme travaux de qualité sur des questions importantes. Il n'est pas indifférent que le premier soit *La Linguistique et l'enseignement du latin* qui a connu deux éditions et qui témoigne de la volonté du fondateur de lier les deux domaines. À côté de la série scientifique existe d'ailleurs une série pédagogique comportant sept titres, dont quatre de Marouzeau sur la prononciation, la traduction, l'ordre des mots du latin et le passage au français, ainsi qu'un de Damas sur la prononciation « française » du latin et un de Cousin, *Evolution et structure de la langue latine*. Ce rappel, certes incomplet, donne une idée du lien fort entre recherche et enseignement voulu par Marouzeau aux origines de notre Société.

Or, même si ces deux collections sont malheureusement arrêtées, la relation fondatrice qu'elles illustrent reste plus que jamais d'actualité. Nous sommes des chercheurs, soucieux de renouveler les problématiques et les approches sans pour autant céder aux sirènes faciles des modes, nous sommes des enseignants ayant face à eux des publics variés qui attendent des connaissances renouvelées et des pédagogies différentes. Plus encore, la recherche nourrit l'enseignement et le renouvèle tandis que nous avons tous fait des cours où les questions des étudiants comme notre réflexion personnelle conduisent à des sujets d'articles ou de mémoires de Master, de Thèses. Plus largement, nous avons intérêt à travailler pour la diffusion de nos travaux auprès d'un large public cultivé. P.-M. Martin a rapporté à moi comme à d'autres le mot de P. Grimal dans les années 1970 : « Faites de la vulgarisation ; si vous ne le faites pas, d'autres le feront et beaucoup moins bien que nous. » Il voyait bien le risque d'une dilution de nos savoirs, d'un manque de visibilité et plus encore, il avait une prémonition, car enfin, connaissez-vous les MOOC ? Les *Massive Open Online Courses*, ces cours gratuits en ligne, fleurissent sur l'un des marchés les plus prometteurs, celui de l'éducation, et ils transforment le savoir en une marchandise que l'on consomme. Or l'information n'est pas la connaissance.

Face à ces dangers, face à ces graves dérives, la Société des Études Latines a un rôle à jouer. Les réunions mensuelles avant les communications

constituent déjà un lieu d'échange qu'il faut bien évidemment continuer, mais l'on peut aussi utiliser le volume de la revue ou, plus encore, le site internet, comme le suggère notre administrateur, pour faire connaître les sujets de thèse nouvellement enregistrés, les thèses soutenues. Ces informations dispersées ne sont pas faciles à obtenir d'après le fichier des thèses de Nanterre, alors qu'elles seraient disponibles de façon plus rapide et plus fiable si, dans chaque université, une personne agissant comme délégué de notre société, assurait une remontée vers un webmestre qui mettrait ses compétences informatiques au service de tous dans l'intérêt de nos études. Peut-être pourrait-on aller jusqu'à monter un forum de discussion où les personnes qui le souhaitent porteraient à la connaissance de tous des informations intéressantes : annonces de séminaires et de journées d'études, résumés d'articles, et autres initiatives heureuses articulant la recherche et l'enseignement. Avec un système de codes d'accès, il doit être relativement facile de distinguer les informations destinées aux membres de la Société et celles ayant une diffusion plus large. Un bon exemple de ce qu'il est possible de faire est donné par le site *Musagora* pour lequel travaille notre jeune collègue de Montpellier, M. Jérôme Lagouanère, élève de M. Zarini, Les capacités infinies d'internet offrent la possibilité de mettre en ligne les revues sur des bouquets (*Cairn*, *Jistor*) et d'accroître la diffusion. Ces dernières années a été créé le site de la Société des Études Latines qui donne des informations précieuses et permet aux personnes titulaires d'un code d'accéder sans difficulté à la collection de la revue, sauf les derniers numéros. Il convient de poursuivre ce travail et d'inciter les bibliothèques universitaires à adhérer au système, d'autant que la diffusion des fascicules sur papier dans ces institutions est rendu aléatoire en raison de la grave impéritie des sociétés détentrices des marchés publics en la matière. Toutes ces techniques permettent de faire vivre cette union de l'enseignement et de la recherche voulue par Marouzeau et finalement si moderne.

De cette union une belle image est donnée par le poète Michel Deguy, qu'interviewent Cecilia Suzzoni et Hubert Aupetit pour l'ouvrage collectif *Sans le latin* et qui donne un témoigne de ses classes d'humanités. Chacun, dit-il, est en route vers un art d'écrire, se constitue une sorte de « petit Benveniste » portatif et le latin, enrichi par de tels travaux, continue de travailler, d'informer la littérature. À ses étudiants de Paris-VIII, fanatiques de Rimbaud et dont le tee-shirt est affublé du double portrait de Rimbaud et de Che Guevara, il rappelle que Rimbaud était latiniste et le poème *Dévotion*, constitué d'une liste de noms propres et si difficile à comprendre, il l'analyse à la lumière de l'article de Dumézil sur le rituel de la *deuotio* car l'*imperator* qui se lance dans la mêlée en proférant des imprécations dans l'intention de renverser le cours du sort devient, pour Michel Deguy, l'image du poème. Tout poème, poursuit-il, n'est-il pas une manière de se jeter dans la mêlée, à coup d'imprécations, en s'en prenant aux dieux et aux démons ? (*Sans le latin*, p. 218).

Autant dire que notre Société des Études Latines porte peut-être son âge, mais elle sait être résolument moderne, une société du XXI^e^ siècle disait notre Administrateur, en comptant sur le dévouement de son bureau, la diversité des expériences des membres et les fortes convictions des uns et des autres.